

1

Cougnes-sur-mer

*Une terre inconnue
Abandonnée
La pluie tombe.*

Cougnes, J + 12

Vous avez peur de mourir ? À quoi bon ? Vous mourrez un jour. Alors, arrêtez de stresser et vivez votre vie.

Pfff ! Vivez votre vie. Sac à âneries ce livre : *Le bonheur, c'est simple comme bonjour*. Dire que c'est moi qui suis en train de l'écrire... Non, mais vraiment. Si le bonheur était aussi simple, je ne me serais pas retrouvée à Nowhere-sur-Mer, seule, en plein milieu du mois d'octobre. Ambiance. Trois kilomètres à pied pour acheter sa baguette, magasins fermés à l'heure du déjeuner, films en VF au cinéma, royaume des filles plastique lolitaïsées, où les relations entre hommes et femmes sont restées bloquées aux années 1950, la météo rythme les conversations et le quotidien hyper local est considéré comme l'organe officiel d'information, le seul, le vrai.

— Je l'ai lu dans le journal.

— Quel journal ?

— Eh bé, le journal. *Counges-Info*, quoi !

— Ah !

La seule fois où j'ai aperçu un lecteur du *Monde*, j'ai eu envie de lui sauter au cou. Mais comment ai-je pu en arriver là ? Comment ? Flash-back.

— Chérie ? On me propose une mission d'un an pour redynamiser une radio FM dans le sud de la France.

— Où ?

— À Counges-sur-Mer.

— Counges-sur-Mer ? Pourquoi pas Vézoul-la-Galette tant qu'on y est !

Précision : à l'époque où j'avais un cerveau, je considérais que tout ce qui se passait au-delà du périphérique, c'était la province. Un far west où je n'aurais pour rien au monde risqué d'user un demi-talon de mes stilettos. La Côte d'Azur était jouable, selon moi, une semaine en été, et interdite aux moins de quatre-vingts ans le reste de l'année. Une semaine et en été donc. En octobre, le plan était déjà moins rose. Morose. Les histoires qui font rêver sont celles où les jeunes ambitieux « montent » à la capitale et réussissent une carrière brillante. Pas l'inverse. Je suis descendue au troisième sous-sol.

— Et cette mission doit durer combien de temps ? Un mois ?

— Un an.

— Jamais.

Je dis toujours non. Par principe. Or, par une équation

tion mystérieuse, je me retrouve à faire ce que l'on exige de moi.

Au milieu de mes cartons, je ne pense qu'à une chose : repartir pour Paris, là où tout se passe en France, pays cen-tra-li-sé à mort.

Ma mère, décoratrice, mondaine et parisienne jusqu'au bout des ongles, qui considère que quitter la capitale pour vivre en province équivaut à un déclassement, m'a dit, sans trop y croire elle-même et avec une pointe de déception dans le regard :

— Tu pourras profiter de la nature.

C'est à ce moment-là que je me suis mise à pleurer.

Ma mère qui a toujours été à la pointe des tendances a anticipé celle des prénoms anciens en me nommant Iphigénie. Quand je le lui reprochais, elle me répondait avec ce manque de modestie qui la caractérise :

— On est toujours incompris quand on est en avance sur son temps. Regarde Galilée.

S'appeler Iphigénie, dans une cour de récré des années 1985-90, peuplée d'Élodie ou de Laura, donne un avant-goût de la dure lutte que constitue la vie en société.

— Iphigénie, t'es pas un génie !

— Dégage !

Iphigénie, *avé* l'accent du Midi, je redoute le pire.

Cougnes, J + 13

C'est vendredi et il pleut, deux bonnes raisons pour boire. Je suis en train de devenir alcoolique. Faut-il

être heureux pour écrire un livre sur le bonheur ou le fait d'être à sa recherche est-il plus légitime pour proposer des pistes ? Depuis que je suis arrivée, il pleut. Ce climat joue comme un émoullent sur mon inspiration. Je n'ai jamais vu autant de flotte de ma vie. Et je ne parle pas de la mer. Avec le bol que j'ai, le changement climatique aura transformé le climat de la Côte d'Azur en climat breton au moment où je m'y installe. Au moins, en Bretagne, quand il pleut, c'est mélancolique. La Côte d'Azur sous la pluie, un non-sens total, un peu comme une grasse matinée à New York, un film porno intello ou un journaliste sportif qui cite Nietzsche. Je repense avec nostalgie aux bouchons sur le périph, où je comparais les motards à des chevaliers des temps modernes et attendais que l'un d'eux s'arrête pour m'enlever. Ici, il n'y a pas de bouchon. Normal, il n'y a personne. Moi qui jouissais même dans les bouchons du périph, amoureuse du béton, shootée au CO₂, n'acceptant de quitter la rive droite que pour des ventes presse de créateurs rive gauche, où les seules villes pour lesquelles j'aurais, à la rigueur, abandonné Paris, étaient Shanghai, voire New York, dans quel état de désespoir ou d'alcoolémie avancée avais-je été pour accepter de déménager à Nulle-Part City, station balnéaire dépeuplée de septembre à juin ? Une silicone vallée appelée ainsi eu égard aux seins des autochtones féminins et non pas à ses innovations technologiques. Quand j'ai posé la question à Rosetta, ma meilleure amie, elle m'a dit :

— La Côte d'Azur, j'adorre !

Sont-ce ses origines italiennes qui la font s'extasier sur la *french* Riviera que ses compatriotes vénèrent ou est-ce la perspective de disposer d'un pied-à-terre au soleil quand je vais m'y cogner mes jours et mes nuits. En tout cas, Rosetta n'avait pas l'air triste de me voir partir. Ma Rosetta !

— C'est un trou. Il n'y a rien. Le néant.

— Il y a la mer.

— Cette nuit, j'ai rêvé que je me noyais et que j'étais engloutie par un mérou géant.

— Une vieille Rolex a été adjugée trois cent trente-six mille euros à Monaco. *French Riviera is the place to be !*

— Oui, pour une antiquaire comme toi. Mais pour un auteur de livres sur le bonheur, c'est merdatoire.

— J'ai eu mon premier orgasme à dix-sept ans à Menton, avec un glacier italien. Il serait temps que tu t'y mettes aussi !

— Mais tout va très bien avec Achille, merci.

Suite à la déprime d'Achille, au chômage depuis un an, à qui on offrait une chance de se réinsérer dans ce merveilleux monde des médias, je me suis mise à douter, puis à prendre cette décision fatale, celle qu'une éducation féministe m'avait juré de ne jamais prendre : suivre son homme.

— Pourquoi pas ? On peut faire un essai.

On ne fait jamais un essai quand on déménage. On quitte tout : sa famille, ses amis, son job, son quartier... Pire encore : sa place en crèche. Heureusement, je n'ai

pas d'enfants. Bon, je n'ai pas vraiment quitté mon job non plus.

Cela a mal commencé. À l'aéroport, j'ai été arrêtée, car le portail de contrôle a sonné à mon passage. L'agent de sûreté a brandi son détecteur portable et l'a passé devant ma poitrine qui bipait hystériquement.

— C'est sans doute l'armature en métal de votre soutien-gorge.

— Je n'ai pas de soutien-gorge. Mais je ne vous fais pas d'avances, ai-je dit en lui faisant un clin d'œil.

Je me suis retrouvée nue, dans une pièce lugubre, pour prouver que je n'étais pas une terroriste, mais une pauvre courge venue s'installer sur la Côte d'Azur.

— Qu'est-ce que vous avez là ? m'a demandé la policière en pointant ma poitrine du doigt.

Diantre. J'avais oublié que mon acupuncteur m'avait posé des aimants à garder vingt-quatre heures autour des seins, points du stress s'il en est.

— Des aimants.

— Des quoi ?

— Des aimants. C'est de l'acupuncture, contre le stress.

Après vérification de la policière, j'ai pu prendre mon avion que je n'avais malheureusement pas raté. Ce petit incident n'a pas entamé la bonne humeur d'Achille.

— Sur la Côte d'Azur, tu n'auras pas besoin d'aimants. Personne n'est stressé, a-t-il affirmé en glissant sa main sur mon épaule.

Achille affichait un sourire extatique que ma mauvaise humeur ne parvenait pas à assombrir. Comble de malchance, j'étais assise à côté d'un enfant en bas âge et qui s'ennuyait ferme, vu que sa mère était plongée dans la lecture d'un magazine people. Il n'a pas cessé de me poser des questions : « Qu'est-ce tu fais dans l'avion ? » « Et elle est où, ta maman ? » « Ça, c'est ma maman, c'est pas la tienne. » La ferme.

— Il est trop mignon, ce môme, m'a soufflé Achille dans l'oreille.

— Depuis quand tu t'intéresses aux enfants ?

J'ai prononcé le mot « enfant » comme s'il s'agissait d'une chose de mauvais goût, à l'image d'un jean porté avec une veste sur un polo Ralph Lauren. Son uniforme avant que je le relooke.

— Regarde comme c'est beau, m'a dit Achille en observant la mer.

L'hôtesse nous a annoncé que nous allions franchir une zone de turbulences. Le vent s'est mis à souffler tandis que nous nous dirigeons vers une masse de nuages sombres et épais. Un orage a éclaté. L'avion était ballotté de plus en plus violemment. Les passagers se sont tus, et un silence de mort s'est abattu dans la carlingue. Les éclairs se multipliaient alors que l'avion amorçait sa descente. L'enfant hurlait de joie chaque fois que nous affrontions des trous d'air. Puis il s'est mis à pleurer. Je crois que c'est parce que j'ai hurlé :

— On va tous mourir !

Achille m'a pris la main.

— Tout va bien.

J'avais beau regarder à travers le hublot, je ne voyais que de l'eau. Pas de piste à l'horizon. L'avion était à quelques mètres de la mer, secoué de toutes parts et toujours pas de terre en vue. J'ai aperçu la piste au moment même où les roues ont lourdement touché le sol. J'étais agitée et en nage tandis qu'Achille affichait un calme olympien. Un atterrissage pareil ne pouvait qu'annoncer un mauvais présage. Pour une fois que je n'étais pas pressée d'arriver, nous avons atterri avec un quart d'heure d'avance, sans blague.

À l'aéroport de Nice, j'ai été subjuguée par le look baroque des filles. Elles portaient des couleurs flashy, avaient des bijoux scintillants et frétilaient avec dextérité, perchées sur des talons vertigineux. Elles appartenaient à une tribu funky, dotée de super pouvoirs en sex-appeal, sorte de shampooineuses au cerveau branché en mode croisière et pour qui la normalité esthétique était le tirage et le rembourrage passé quarante ans. Les hommes n'avaient pas ce teint grisâtre parisien, mais avaient la peau hâlée et respiraient la santé des *outdoor boys* californiens. Intéressants esthétiquement, ils semblaient au niveau zéro de la baisabilité dès qu'ils ouvraient la bouche, avec leur accent anti-sexe :

— Eh, belin ! Malheur, t'as vu la meuf, ké corps ! Oh pétao ! Je voudrais bien l'inviter chez moi et patin couffin, tin.

Are you talking to me ?

Pourquoi, assis, avaient-ils tous les jambes écar-

tées ? Sans doute étaient-ils fiers de leurs attributs. Bienvenue à macholand et leur vision des femmes très vingtième siècle.

Un homme à la chemise mi-déboutonnée qui laissait entrevoir une forêt de poils hargneux attendait ses bagages devant nous. Il mâchonnait un chewing-gum la bouche ouverte. Quand ma valise est arrivée, l'homme velu l'a attrapée avec virulence.

— Monsieur, je pense que c'est ma valise, ai-je dit poliment alors que je rêvais de lui ordonner de retirer ses sales pattes velues de mon bagage siglé offert par ma mère pour mes trente ans.

— Non, c'est la mienne ! a répondu le goujat.

— J'aimerais vérifier, si ça ne vous dérange pas.

— Ça me dérange.

Il s'est éloigné non sans m'avoir lancé un regard de mépris.

— Je vous dis que c'est ma valise.

J'ai attrapé la valise pour le forcer à s'arrêter.

— Non, mais elle va se calmer, l'hystéro !

— Vous ouvrez cette valise ou j'appelle la police.

Est-ce le mot « police » qui lui a fait peur ou la prise de conscience soudaine qu'il ne pourrait pas se débarrasser de moi, dussé-je le suivre jusqu'à Tombouctou ? L'homme poilu a finalement posé mon bagage au sol.

— Allez-y !

Je me suis agenouillée face à lui et j'ai ouvert la valise. La première chose que j'ai vue était une armée de slips kangourou, impeccablement empilés.

— Je suis désolée, ai-je dit en refermant la fermeture

éclair au moment où Achille arrivait avec ma valise en me demandant ce que je fabriquais.

— Bon courage ! a lancé le poilu à Achille en s'éloignant.

Achille a levé le pouce en souriant.

En sortant de l'aéroport, une chaleur humide m'a assaillie. L'orage avait cessé.

— Il fait chaud, s'est émerveillé Achille.

— J'étouffe.

Nous nous sommes glissés dans la queue des taxis, mais il n'y avait pas de taxis. AÉROPORT INTERNATIONAL NICE-CÔTE D'AZUR, DEUXIÈME AÉROPORT DE FRANCE, clamait une affiche devant nous. Après une vingtaine de minutes d'attente, un taxi est arrivé. Une Mercedes grise impeccable s'est garée à notre hauteur. L'intérieur était propre, sans odeur de vieux tabac, ni le son criard d'une émission de radio où des auditeurs mécontents protestaient contre la hausse de la délinquance ou des impôts. Enfin un bon point comparativement à Paris. Le chauffeur, âgé d'une cinquantaine d'années, était chauve et avait l'allure sportive. Il a démarré sans brancher son compteur. Je retire ce que je viens de dire. Comme dans un pays en développement, nous avons dû négocier la course. Puis il n'a cessé de débâter sur les touristes qui ne savaient pas conduire, le prix de l'essence, les radars, la limitation de vitesse, Uber, la circulation, les femmes au volant, la mort au tournant, bref, toute la panoplie du taxi en colère contre le monde entier. Sans oublier les feux

rouges qui lui faisaient perdre une heure trente par jour, neuf heures par semaine, quatre cent soixante-treize heures par an.

— Depuis que j'ai commencé à faire le taxi il y a vingt ans, j'ai passé plus d'un an à attendre derrière un feu, pétard.

Un peu pour le faire taire, mais aussi pour faire avancer mon enquête, je lui ai demandé s'il était heureux.

— Évidemment !

C'est peut-être ça aussi, le bonheur : emmerder les autres en gémissant et se sentir mieux le soir après avoir vidé son sac.

— Iphigénie, tu ne vas pas demander à toutes les personnes que l'on rencontre si elles sont heureuses. C'est hyper indiscret quand même.

— Si j'étais de nature discrète, je ne serais pas devenue auteur de livres de développement personnel, mais notaire. Ce n'est pas parce que monsieur est taxi dans le sud de la France que sa pensée profonde n'a pas le droit d'être diffusée par monts et par vaux, voire au-delà. Et puis, poser cette question me rend heureuse et me donne de l'espoir quand la réponse est positive.

— Vous êtes pas trop mal pour un auteur ! Normalement, les auteurs ne ressemblent à rien. Ils ne font pas de sport.

— Le sport, c'est la mort.

— Moi, je fais du sport tout le temps. Et quand j'en fais pas, je regarde le foot à la télé avec un bon pan bagnat préparé par ma mère. C'est ce qui me rend

heureux. Mais je devrais peut-être en faire un peu moins et me muscler le cerveau.

— Ah, ah, ah !

Quel éclair de lucidité ! Rien à ajouter. J'ai aussitôt pensé à la formule « du pain et des jeux » de l'Antiquité romaine. La définition du bonheur du taxi niçois.

— Je pars dans une semaine en vacances. J'ai rien organisé. Je cherche un endroit où ça rigole et ça picole. Vous en connaissez un ?

— Euh, non.

— Ça vous dirait, un peu de musique ?

Avant même que nous ayons eu le temps de répondre, il a mis un CD dans son lecteur, et ce fut un voyage dans les eighties.

*Eh, toi, dis-moi que tu m'aimes,
Même si c'est un mensonge
et qu'on n'a pas une chance,
La vie est si triste...*

— J'adore Lio, pas vous ? Les brunes comptent pas pour des prunes. Je dis pas ça parce que vous êtes blonde !

Je ne suis pas ce que l'on pourrait appeler une blonde. Je suis châtain clair et je triche avec quelques mèches dorées. Nuance.

Nous sommes arrivés devant notre résidence avant qu'il ait eu le temps de raconter une blague sur les blondes. Un bâtiment Belle Époque fin dix-neuvième

qui fut un palace jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale et aménagé en appartements privés depuis.

Il connut alors une longue dégradation, ressemblant un demi-siècle plus tard au palais de la Belle au bois dormant. On pouvait à peine percevoir le faste passé derrière la végétation à l'abandon du jardin et le rafistolage bas de gamme du lino au sol et de la moquette orange aux murs. Mais une vue à couper le souffle sur la mer, pétao !

En poussant la porte à tambour, j'ai été happée par un monde enfui. Une vitrine exposait les restes de l'hôtel, maigres témoins de la splendeur lointaine du bâtiment. De l'argenterie gravée, de la fine porcelaine et des galeries de portraits d'illustres pensionnaires d'autrefois.

Parmi eux, j'ai reconnu Sissi, l'impératrice d'Autriche. La rebelle coquette buveuse de sang de bœuf était l'idole de mon enfance. Si elle avait été heureuse ici, je ne pouvais que l'être !

À peine étions-nous arrivés que nos voisins du premier sont venus sonner à la porte avec, dans les bras, une tourte aux courgettes pour nous souhaiter la bienvenue. Achille était en train de jouer au baby-foot, et moi, de chercher sur Internet un livreur de sushis, en vain. Nous sommes hors zone de livraison. Je ne vais quand même pas me mettre à cuisiner ! « Chéri, faut qu'on déménage à Nice ! » étais-je sur le point d'annoncer à Achille quand j'ai ouvert la porte.

— Les courgettes viennent du jardin de ma belle-

mère, à Cuneo, a précisé ma nouvelle voisine avec un accent suisse.

Elle avait des cheveux bruns coupés au carré, de beaux yeux bleus et le visage prématurément ridé des femmes à la peau claire qui ont abusé du soleil du Midi.

— Eh bien..., entrez !

Elle était accompagnée par son mari, sorte de long échalas toscan au regard doux. Des voisins qui sonnent à votre porte avec, en guise de bienvenue, une tourte cuisinée avec des légumes du jardin furent ma première expérience humaine dans le sud de la France. À Paris, quand mon voisin de palier est mort, j'ai mis plus d'une semaine à m'en rendre compte. C'est l'odeur qui a éveillé mes soupçons. Ce spontané voisinique était tout à fait étonnant, voire intéressant, bref, nouveau. Mais leurs questions, à la limite du gênant :

— Et pourquoi vous venez vous installer ici ? Et comment vous avez fait pour vivre à Paris ? Et vous avez quel âge ? Et que faites-vous comme métier ? Et vous avez des enfants ?

Au bout de cinq minutes, ils en savaient plus sur ma vie que mon éditeur avec qui je bosse depuis cinq ans. Je ne savais pas trop quoi leur demander, peu habituée que j'étais à autant de convivialité, et j'avais bien envie de les renvoyer, eux, leur tourte et leurs questions, à leur appartement du premier en leur précisant que la seule fois où je m'étais intéressée à mon voisin de palier était le jour où les pompiers avaient sorti son corps sans vie, suite à un suicide par pendaison.

Comme j'étais décidée à entrer en contact amical avec les autochtones, j'ai lâché :

— Y a une expo sympa dans le coin ?

Greta et Ernesto m'ont répondu en éclatant de rire. J'étais un poil vexée. Du coup, je leur ai posé la question pour laquelle je venais de recevoir une confortable avance sur droits d'auteur eu égard à mes précédents best-sellers *La Puissance d'un sourire* et *Les Recettes du bonheur d'Iphigénie* :

— Êtes-vous heureux, Greta et Ernesto ?

Là encore, ils ont éclaté de rire. Et leur rire fut communicatif. Oui, Greta et Ernesto avaient bel et bien l'air heureux.

Durant ma première nuit sur la Côte d'Azur, je n'ai pas fermé l'œil. Aucun bruit. Un silence inquiétant. Quand j'ai fini par m'endormir au petit matin, un cri m'a réveillée. J'ai sursauté. C'était comme un long gémissement plaintif. Une mouette.

*Les petits trucs pour être heureux
dans le sud de la France :*

- Ne vous obstinez pas à vouloir faire vos courses à l'heure du déjeuner.
- Renoncez aux films underground en VO.
- Pensez à vos amis qui sont dans le métro à l'heure de pointe tandis que vous dégustez un cappuccino face à la mer.

- Si vous voulez vous faire des amis, ne demandez pas à une nouvelle connaissance « Quels films, pièces, expos – ou quoi que ce soit dans le genre – as-tu vu récemment ? »
- Oubliez que vous vivez dans une région sismique.
- Mettez des boules Quies pour supporter le silence.
- Ne prenez jamais de taxi.